
Maurice Galdi

Première édition

LES DESSOUS DU PANIER

**Où les vieille pierres pleurent et
saignent.**

Tome II

PRÉSENTATION :

Les vieux quartiers d'une grande ville comme Marseille ont une âme, aux cœurs de leurs vieilles pierres. Elles n'y conservent non point la banalité d'une histoire mais, une saga de l'histoire de leurs vécus, qui se dilue et s'imprègne dans l'esprit, je dirai même dans la génétique de leurs habitants. A chacun sa spécificité en regard de sa situation géographique, d'un ordre hiérarchique d'ancienneté, de sa diversité toute autant architecturale, qu'humaine, un quartier va assumer plus qu'un autre, la lourde responsabilité d'être le symbole, de la cité. Considérant toutefois

que si c'est un devoir envers la cité qui l'héberge, de redorer perpétuellement son blason, encore faut-il que cette cité le lui rende en retour, par l'expression physique tout autant que morale, du respect dû à ses habitants. Qui sème le vent, récolte la tempête. Qui cultive la misère, récolte la révolte. Ces deux proverbes révèlent, la triste et dramatique destinée, du quartier du Panier, lieu historique de la ville de Marseille.

Synopsis

Où les vieilles pierres pleurent encore de la misère, imprégnées du retentissement de vaines prières, de mères vêtues de couleurs austères, celui du deuil de leurs enfants que les assassins de l'ordre, qualifièrent de si peu innocents, qui de leurs âmes s'accaparèrent, faisant couler à flots, leur sang. Et nos pierres le buvant, rendent à ces impertinents, le plus impitoyable des jugements. Nés quartier du Panier c'est là, notre plus grande fierté.

Volet 1 :

S'il nous arrivait de pleurer à chaudes larmes, nous avons par bonheur aussi, nos instants de fous rires.

Exemple d'une anecdote qu'il est possible de qualifier hilarante, bien que tout de même, légèrement fracassante.

La Police déboule dans un bar, du quartier du Panier. Bien sûr, avec de gros calibres en mains, car paraît-il dans ce secteur du deuxième arrondissement de Marseille, les habitants pratiquent en dehors de la période autorisée de la chasse, le canardage à vue, sur les Perdreaux !

Hélas pour les policiers de la 3ème brigade

criminelle, conduits par l'OPJ 'Trinité, (Oui bon ! Avec un pareil nom, il aurait mieux fait d'entrer au séminaire), le bar n'a que quatre consommateurs, attablés paisiblement et très absorbés, par leur partie de belote.

Trinité hurle :

_Personne ne bouge, laissez vos mains, bien en vue .

Bof ! Ils ne bougent pas, ils ont les mains bien en vue, car elles tiennent les cartes !

De concert les quatre petits vieux se regardent, haussent les épaules et, comme si de rien n'était l'un d'eux annonce :

_ Belote !

_ Oh ! Hurle encore 'Trinité ! Vous avez

compris ? Descente de Police ! Sortez vos pièces d'identité ! Et pas de gestes brusques, hein !

Les quatre petits vieux, obtempèrent de mauvaise grâce. Et Trinité en désigne un :

— Toi, là ! Viens me porter ta carte d'identité au comptoir .

Le petit vieux désigné se lève, et claudiquant se porte vers l'inspecteur à qui, il remet sa carte d'identité. Trinité la pose sur le comptoir et désigne un autre des joueurs de belote.

Celui-ci se lève et en claudiquant, s'avance de l'inspecteur. Trinité, pince les lèvres, et fronce les sourcils. Toutefois, il prend la carte d'identité et la pose sur le comptoir. Il

en désigne un autre. Le petit vieux se dirige vers le flic, en claudiquant.

Trinité écarquille les yeux, produit une moue des plus dubitative, arrache la carte d'identité des mains du pauvre gars, et il lui colle une torgnole à presque lui arracher la tête, des épaules. Puis il dit au dernier assis à la table :

— Tu as vu ce que ton copain, viens de morfler ? Essaie d'imaginer ce que tu vas prendre toi, si en me portant ta carte d'identité, je te vois boiter !

Et le joueur de belote avec l'accent Corse lui répond :

— Depuis quand c'est un crime, d'être

boiteux ? Car mes copains, ils le sont vraiment !

Un autre cas désespéré de la Police que j'ai déjà nommé dans le tome I, l'inspecteur Bonavita ! Les derniers temps de sa brillante carrière, il perdait un peu le Nord. Aussi au cours d'un contrôle d'identités, toujours dans un bar de la ville, il demanda sa carte d'identité au chauffeur du véhicule qui jusqu'en ce lieu, l'avait transporté. Et ce dernier placidement lui répondit, devant les clients qui médusés, qui rigolards :

— Oh Bonavita ! C'est moi, Marcel ! Ton chauffeur !